UNE SOIRÉE

—CHEZ—

LEON TOLSTOÏ.

A Yasnaia Poliana.

Toula, 22 mai (3 juin).

De Moscou à Toula, la distance est de cent quatre-vingts verstes. Nous mettons six heures à la franchir: ne nous plaignons pas car le paysage est adorable.

Deux vieilles tours indiquent l'entrée du parc. Une large porte dut les relier ensemble autrefois. Mais à quoi serviraient-elles aujourd'hui? Tout le monde est chez soi partout, professe Tolstoï, et la maison de Tolstoï est à tous. On entre tout de go. Dans un lac poissonneux des arbres séculaires tordent leur vieux tronc. L'herbe pousse comme il lui plaît, et dans des massifs de lilas blancs des rossignols nous saluent au passage.

Encore quelques tours d'«isvochish» et, sur le seuil de la modeste maison de Yasnaia Poliana, nous sommes admis à présenter nos hommages à la comtesse Léon Tolstoï.

—Soyez les bienvenus! nous dit-elle. Le comte n'est pas loin d'ici, nous l'attendrons en prenant du thé.

Mlle Tatiana Tolstoï survient, une bêche à la main. On nous présente. C'est une jeune fille de vingt ans. Elle parle le français sans accent. Elle parle d'ailleurs toutes les langues. Mlle Tatiana sert de secrétaire à son père. Pardessus le marché, elle fait de la peinture et se livre aux travaux des champs.

Mlle Tatiana nous demande si nous avons visité un village russe. Sur notre réponse négative elle nous offre de nous servir de guide à Yasnaïa-Poliana. Le village est tout près d'ici. Il se compose d'une centaine de maisons et de cabanes, quelques-unes en briques rouges, la majeure partie en bois et recouvertes de chaume. Des enfants, par ribambelles, courent pieds nus dans l'unique rue du village. Chaque «izba» a sa demi-douzaine d'enfants. Ils sont délicieux, avec leurs boucles blondes, leurs yeux bleus, profonds et calmes, et leur sourire qui ignore la vie.

Nous entrons chez deux ou trois «commères». Mlle Tolstoï, suivant la coutume, les embrasse au coin des lèvres.

Mlle Tolstoï nous dit que ce village et quelques autres appartenaient à sa famille avant l'émancipation des serfs.

Cela doit vous effrayer, vous, Français, qu'une âme humaine ait pu être la propriété d'une autre âme humaine? Il vivait encore l'an passé une vieille paysanne de quatre-vingt-dix ans, qui avait appartenu à mon grand-père. Elle racontait avec orgueil que celui-ci avait refusé de la céder à un ami contre une paire de chiens. «Et les chiens, ajoutait-elle en se rengorgeant étaient superbes!»

Mais, dans le ciel pourpre et or, le soleil se couche. Nous jetons un coup d'œil dans la maison où Mlle Marianne Tolstoï, qui s'est faite le médecin bénévole de Yasnaïa, donne ses soins aux malades, et nous rentrons.

La photographie et la gravure ont popularisé les traits du comte Léon Tolstoï. L'homme que voici est bien celui que nous connaissons par l'image: c'est Moïse, le Moïse de Michel-Ange à la barbe de fleuve. Ses yeux sont petits: toute la vie semble s'être concentrée en eux. Ces yeux-là parlent plus que Tolstoï lui-même. Ils réfléchissent ses pensées et, plus d'une fois au cours de la soirée, c'est à eux que nous demandons ce que Tolstoï ressent au plus intime de son être.

Nous faisons les cent pas dans le parc, en attendant l'heure du souper.

—J'ai souffert de l'influenza l'année dernière, nous dit-il, et depuis je ne me suis pas complètement remis. Ça ne va vraiment pas bien.... Le dentiste de ma femme m'a défendu la bicyclette, disant que ce sport n'était pas bon pour moi. J'ai dit à ma femme qu'il mentait comme un arracheur de dents, et cela l'a fait rire. Mais je ne fais plus de bicyclette.

Tandis que nous visitions le village de Yasnaïa Poliana, Léon Tolstoï était à l'usine en construction, et où l'on doit traiter du minerai de fer.

—Quel dommage, disons-nous, qu'on abîme un si joli décor!

—C'est l'avis de la comtesse, et il n'est pas bon. Il ne faut rien regretter, au contraire. Dans cette usine travailleront plusieurs centaines d'ouvriers. Ces hommes, réunis toute la journée par la même besogne, prendront conscience d'eux-mêmes. Ils feront ensemble leur éducation de la vie, et c'est tant mieux. Par les résultats industriels acquis, ils se rendront compte de leur propre force; qui pourrait s'en plaindre? Il est nécessaire que le moujik soit mis en contact permanent avec la vie plus active des usines, et plus nombreuses seront celles-ci, plus il faudra qu'on s'en félicite.

Il est neuf heures. On nous prie de passer à table. La salle à manger est au premier étage. On vit ici la vie de famille. Le comte Léon Tolstoï a huit enfants: trois filles, dont la plus jeune doit avoir dix ans, et cinq fils. Tous ne sont pas là, mais leurs places sont occupées par des amis.

On va se mettre à table lorsque Tolstoï, apercevant un périodique français, lit à haute voix la première phrase d'un article. Personne ne comprend, moi pas plus que les autres.

—Je vous en prie, me dit-il, expliquez-moi cette phrase?

Et comme je dois y renoncer:

—Alors, c'est de cette façon qu'écrivent vos jeunes hommes de lettres? Ils ne trouvent donc pas que votre langue, si belle, si noble et si pure, soit suffisante? Il faut absolument qu'ils la torturent et qu'ils nous torturent nous-mêmes? C'est d'autant plus dommage que celui qui a écrit ceci a certainement du talent: j'avais renoncé à le lire jusqu'au bout, rebuté par la première phrase, et quand je l'ai repris, j'en ai été fort aise. Seulement, il y a toujours cette phrase que je ne comprends pas.

Il est inutile de nommer l'écrivain dont il s'agit, c'est un jeune homme qui a fait ses preuves, et qui passe pour l'un des producteurs les plus laborieux de la jeunesse qui travaille. Son article a paru le 15 mai dernier dans une revue française à laquelle Tolstoï avait donné une Lettre sur le patriotisme.

Quelqu'un passe à Tolstoï une revue—russe, cette fois.

—Tenez, me dit-il, rendez-moi le service de lire tout haut le sonnet que voici. J'aimerais bien savoir ce que l'auteur a voulu dire. Il y a de belles rimes «attentatoire» et «territoire....», mais je n'ai rien compris.

—Mais c'est une des poésies les plus célèbres de Stéphane Mallarmé.

—Soit, poursuit Tolstoï. En comprenez-vous au moins le sens? Moi pas. Et pas un point, pas une virgule!

Je ne suis pas ici pour relever les propos de table de Léon Tolstoï. Cependant, mon hôte ayant bien voulu répondre aux quelques questions que j'avais eu l'honneur de lui poser, il n'est pas mauvais que nos écrivains en fassent leur profit. Je ne rapporterai, d'ailleurs, que ce qui m'aura été dit à moi-même. Avouerai-je que j'atténuerai?

On a vu déjà que Tolstoï mettait une certaine sévérité à juger ceux qu'il appelle des «décadents». Le mot a vieilli en France. Il est toujours jeune en Russie et, pour un homme comme Tolstoï, il dit bien ce qu'il veut dire. Je ne le crois pas davantage favorable à la littérature scandinave. Nous parlions des auteurs étrangers qu'on lit en France ou qu'on applaudit, et je constatais que si c'était toujours la littérature russe qui faisait le fond de nos lecteurs exotiques, Ibsen et quelques autres sollicitaient très vivement notre attention.

—Ce n'est pas flatteur pour nous, dit Tolstoï.

Et il dit cela avec un air de mépris qui, dans le vide, toise Ibsen de pied en cap.

Les nôtres, les aime-t-il du moins?

—Oui.... J'ai une admiration profonde pour votre grand poète Victor Hugo. Je ne connaissais pas Alexandre Dumas fils, mais je le lisais et je le lis toujours avec un plaisir infini. Parcourir un livre de Dumas, c'est pour moi un délice. Et—poursuit Tolstoï avec une émotion vraie—quand Alexandre Dumas fils est mort, ça été pour moi comme un ami que je perdais....

«Vous aviez un autre grand, très grand écrivain: il est mort. C'était Maupassant. Celui-là, voyez-vous, était à cent coudées au-dessus de tous les autres. Il avait plus qu'eux tous le don de voir et de dire. C'était un observateur comme vous n'en avez plus, et sa forme avait la pureté du metal précieux. Ah! comme il était plus grand que tous, plus grand que....

—Plus grand que Flaubert?

—Mais certainement.

—Et que Zola?

—Oh! je crois bien, plus grand que tous. Zola? J'ai beaucoup aimé «Germinal», qui est une belle vision. Même j'ai compris qu'il écrivit la «Terre». Le paysan, c'est en somme les trois quarts de l'humanité, et par là il vaut qu'on l'étudie. Mais la «Bête humaine»? Mais nous décrire les chemins de fer! L'écrivain n'a pas le droit de borner ainsi volontairement sa vision, de limiter son champ d'observation, et de se restreindre à la portion congrue. Non, il n'en a pas le droit, et s'il passe outre il fait œuvre vaine. Au reste, je n'ai pas pu lire jusqu'au bout les autres livres de Zola. Je me suis arrêté à la centième page de «Lourdes» et j'ai renoncé à lire «Rome». Il me semble que sa vogue diminue.... C'est un écrivain diligent et patient, voilà tout.

La sévérité qu'il met à juger M. Emile Zola, le comte Leon Tolstoï la met à juger toute la littérature française, à très peu de chose près. Il apprécie M. Alphonse Daudet, «qui a du talent»; il tient en haute estime les «Essais de psychologie» et les «Nouveaux Essais» de M. Paul Bourget, et les portraits de Taine et de Dumas fils, notamment, l'ont frappé. Mais il aime moins ses romans. «Bourget est plein d'esprit», ajoute-t-il. Cela veut dire que M. Bourget a la tête pleine de faits. «Sur le retour», de M. Paul Margueritte, est un des livres qu'il a le mieux aimés ces dernières années. «Il a l'adjectif juste.» Il tient «Nell Horn» et le «Bilatéral», celui-ci surtout, pour deux œuvres fort belles.

—Mais, dit-il, quel dommage que M. Rosny soit aussi «tarabiscoté»! A quoi cela lui sert il? Vraiment, ces jeunes gens, si pleins de talent, sont tous fous. Qu'ils écrivent donc votre langue comme elle doit l'être, simplement, nettement.

M. Jean Aicard lui envoie ses livres. Il les lit. Il juge avec sévérité les «Demi-Vierges», de M. Marcel Prévost. «On n'écrit pas ces choses là. Ça ne sert à rien et c'est malpropre. Ce jeune écrivain vaut mieux que ça. Il vaut mieux aussi que ses «Lettres de femmes» qui sont inqualifiables. Son roman, la «Confession d'un amant», qu'Alexandre Dumas avait recommandé, était presque de premier ordre.»

Vous pensez bien que je ne me préoccupais pas du service. Mlle Tatiana Tolstoï, à la gauche de qui j'étais, me fit remarquer que le «cadavre» attendait dans une assiette. Le «cadavre», c'était un rosbeef rose et tendre.

—Nous n'en mangeons pas, me dit Tolstoï.

Et pour ne pas m'effaroucher, il ajouta en russe: «Nous disons cadavre pour être polis. Sinon nous dirions de la....» Ici le titre de la pièce fameuse de Baudelaire. Tolstoï est végétarien. Il ne boit pas de vin et n'en sert à table qu'aux malades. Comme nous nous portons à merveille nous buvons du kvass. Notre hôte illustre ne fume plus, et de même que ses matinées se passent toutes au travail et les journées à la promenade, les soirées se passent en causeries sous la lampe.

Mlle Marianne fait des «réussites» aux cartes qu'elle consulte et sa sœur fait de la musique. Mme Tolstoï se mêle peu aux conversations littéraires. C'est, me dit-on, une femme supérieure et qui dirige tout en maîtresse de maison accomplie. Elle a été pour nous un hôte affable et bon.

La conversation tombe sur l'anarchie:

—On a eu tort nous dit Tolstoï de confondre les deux mots d'«anarchie» et de «terrorisme». Ce n'est pas du tout la même chose. Elisée Reclus est un anarchiste. Ce n'est pas un terroriste. Cela n'implique nullement ceci. Mais comment le faire comprendre? C'est comme pour le patrotisme, on ne veut pas se mettre d'accord. Clemenceau répondait l'autre jour à un article de moi là-dessus. C'est un homme avancé, Clemenceau, et cependant il s'élevait contre moi, qui estime que le patriotisme est une monstruosité.

—Tous les Français seront contre vous sur ce point, n'en doutez pas. Et il n'y aura pas que les Français....

—C'est vrai. Bebel disait naguère à Fresbourg qu'il ne fallait pas parler de désarmement général—ni de grève générale—la France devant en profiter pour reprendre l'Alsace et la Lorraine. Et pourtant....

Le terrain devient brûlant. Nous abandonnons la politique pour la morale. Tolstoï s'intéresse à la renaissance idéaliste dont nous lui parlons.

—Je suis allé à Paris deux fois, il y a trente ans, et j'y ai pris grand plaisir. Mais l'étude attentive de votre mouvement littéraire indique bien que la jeunesse est très sérieuse, aujourd'hui plus qu'hier. Elle a ses défauts, mais il est permis d'espérer que les qualités prendront le dessus.

La conversation se généralise. Il se fait tard, d'ailleurs, et nous avons projeté de rentrer à Toula cette nuit même. Nous prenons congé de nos hôtes, il est bien près de une heure du matin. Dans le parc que notre «isvochish» traverse au pas de Rosinante, le rossignol chante un hymne à la lune qui se détache, énorme et toute rouge, à l'horizon. Le ciel est plein d'étoiles; ce sera, de Yasnaïa Poliana à Toula, une promenade délicieuse, et en fumant des cigarettes blondes nous nous disons, mon ami Pavlovsky et moi, que plus d'un, à trois mille kilomètres d'ici, enviera la soirée que nous venons de passer. J'aurai la bonne grâce de reconnaître que ceux-là auront raison.

HENRY LAPANZE.

LES GLANES DE LA VIE.

Les choses changent de valeur à nos yeux dès qu'elles nous appartiennent; selon notre caractère, elles deviennent meilleures ou pires.

—

Une passion violente met en peu d'instants dans un cœur, tout ce qu'il peut y avoir de bonheur et de malheur sur terre.

—

L'amour est le plus beau compliment!

—

Bien des gens ne font que ce qu'ils veulent, à l'aide d'une théorie élevée, toujours prête à justifier leurs actes.

—

Le vieillard blâme chez les jeunes les idées qu'il avait à leur âge.

—

On juge les actions inexpliquées des hommes, selon l'estime ou le mépris qu'ils inspirent.

—

Quand vous visitez les magasins pour faire une emplette, pourquoi ne vous arrêtez-vous pas un instant dans les superbes salons où sont exposées nos marchandises, No 1019 rue du Canal, dans le bloc qui suit celui du Grand Théâtre. Vous pouvez y admirer une vue de notre ville et vous trouverez derrière nos comptoirs des dames qui sauront rendre votre visite agréable.

DEPECHES

Télégraphiques,

TRANSMISES A L'ABEILLE

Confiance des Anglais dans l'amitié des Américains.

Presse Associée

Londres, 27 janvier—La semaine qui s'était ouverte sous de si heureux auspices se ferme tristement. Le résultat de la malheureuse entreprise du général Warren sur Spion Kop a produit un effet plus lamentable que si l'on avait éprouvé un revers; tant la réaction contre les cris de joie qui avaient été poussés tout d'abord, a été violente.

La mort est venue ajouter à ce triste concert de lamentation sa note funèbre. Rarement une seule semaine a eu à enregistrer des décès comme celui de John Ruskin, le duc de Teck et Richard D. Blackmore.

On ne s'occupe plus guère ici des questions d'intérêt international. La guerre préoccupe trop les populations. On ne s'inquiète ni des effets que peut produire le changement apparent de régime, en Chine, ni des résolutions prises par le Congrès relativement au canal de Nicaragua, ni du projet d'augmentation des armements de l'Union Américaine. Le ministère des affaires étrangères semble croire que le traité Clayton-Bulwer ne peut pas être violé. Jusqu'ici on ne s'est pas préoccupé de cette affaire. On ne s'est pas non plus inquiété des meetings qui ont eu lieu, aux Etats-Unis, en faveur des Boers, le peuple anglais paraît parfaitement convaincu des ardentes sympathies de l'Union à son égard. On croit fermement, ici, que ces meetings ne reflètent nullement l'opinion nationale américaine.

RECITS CONTRADICTOIRES

—SUR LES—

Mouvements autour de Ladysmith.

Presse Associée.

New York, 27 janvier—Des dépêches de Londres disent que les experts militaires des journaux ainsi que la populationde Londres n'augurent rien de bon de la situation sur la Tugela. On croit généralement que le mouvement de flanc du général Bulwer a fait fiasco aussi complètement que son mouvement en avant du mois dernier. On pense, dans le public, que le Bureau de la guerre a reçu de mauvaises nouvelles, qu'il ne veut pas publier et que la liste des morts et des blessés publiée hier ne donne pas le chiffre exact des pertes du général Warren: on cite cette phrase du général Bulwer où il parle d'un «annoying fire».

Depuis qu'a commencé le mouvement de flanc, le 10 janvier, le général Buller a rapporté 60 tués, 589 blessés et 60 manquants. On se rappelle comment cette liste a grossi de jour en jour après la défaite du mois dernier, et l'on craint que les pertes de ces derniers jours n'aient été terribles.

On critique vivement le langage de la dépêche du général Bulwer qui semble vouloir rejeter sur le général Warren tout le blâme de la défaite.

Les revers que viennent d'éprouver les Anglais semblent avoir jeté le découragement dans la garnison assiégée de Ladysmih. Si l'on n'avait pas eu en vue de secourir cette garnison, on aurait adopté un autre plan de campagne.

Les lettres écrites quand a commencé le siège de Ladysmith étaient pleines de confiance. Une lettre écrite vers le milieu de décembre disait que les assiégés avaient des rations pour six semaines. Suivant tous les rapports, la question de l'alimentation devient pressante.

Le dernier message de la ville assiégée rapporte 12 morts, en un seul jour, de la fièvre entérique et de la dyssenterie. Durant l'excitation causée par les combats sur la Tugela, Lord Roberts, à Ville du Cap, a été complètement oublié. Roberts n'est nullement responsable des opérations qui ont eu lieu pour secourir Ladysmith; elles ont été designées par le Bureau de la guerre à Londres.

On a dit, il y a quelque temps, que Roberts voulait abandonner Ladysmith à son sort et marcher sur Bloemfontein, capitale de l'Etat libre. On pense que, sous sa direction, il y aura bientôt une lutte dans le district de l'ouest: les armées anglaises ont y été renforcées.

On lit dans le «Morning Post»:

Les Boers ne manquent pas d'hommes pour combattre. Il est maintenant connu que l'affaire Chieveley n'était pas une reconnaissance anglaise, mais une reconnaissance boer, et les attaques contre Ladysmith n'ont fait que redoubler de vigueur.

L'affaire du Mardi, à Chieveley, a fait faire la découverte de troupes que l'on n'a pu identifier et qui se meuvent et font des rondes à l'est de Ladysmith. On les avait prises pour des troupes irrégulières détachées de la colonne de Buller pour faire des reconnaissances.

Demande d'une nouvelle allocation pour payer les frais de guerre.

Presse Associée

Londres, 27 janvier—On apprend que le gouvernment va demander le vote d'une somme de $75,000,000 pour couvrir les dépenses jusqu'au 31 mars, en plus des $50,000,000 déjà alloués.

Les politiciens font force commentaires sur ces dépenses: ils disent qu'il faudra au moins les doubler et les quadrupler pour payer tous les frais de la guerre.

Bruit d'une terrible défaite de Warren à Spion Kop.

Presse Associée

Berlin, 27 janvier — Quelques journaux prétendent avoir reçu un télégramme de Prétoria disant que le général Warren a été attiré à Spion Kop où les Boers sont tombés sur lui; ils lui auraient pris 17 canons.

Une retraite précipitée de Buller vers la Tugela peut seule le sauver,

La dépêche de Pretoria dit que les pertes de Anglais ont été de 800 hommes tués et 1,500 blessés.

Comme cette dépêche arrive par la voie de Bruxelles, on n'y ajoute pas grande foi.

—:o:—

Autres détails sur l'affaire de Spion Kop.

Presse Associée.

Boer Camp, Modder Spruit, 23 janvier—Les Anglais essaient de s'avancer, avec 40,000 hommes vers LadySmith par la route de Spion Kop. Leur feu sur la position occupée par le général Botha était terrible hier. L'herbe même avait pris feu et les tranchées ont été transpercées, mais la bataille n'a réellement en lieu que d'un côté, les fédéraux ont à peine répondu: ils n'ont tiré que 30 coups.

Une balle partie d'une bombe est venue se logor dans la poche du général Botha. Les Boers n'ont eu d'autres pertes que des chevaux blessés. Le feu a cessé au commencement de la nuit: mais il a recommencé, le matin, dans le voisinage de Ladysmith et ici, mais non avec la même vigueur que la veille.

—:o:—

Mort d'un ancien associé de Lincoln.

Presse Associée.

San Francisco, 27 janvier—Chas Malthy, qui a été longtemps associé dans les affaires avec Abraham Lincoln, à Waynesville, Ill., vient de mourir, à l'âge de 88 ans.

Un nouveau canon anglais.

Presse Associée.

Londres, 27 janvier—Un nouveau canon de 14 automatique et à tir rapide, fabriqué par la compagnie Vickers Maxim, pour le département de la marine, a été essayé, cette semaine, en présence de l'attaché naval des Etats-Unis, le lieutenant commandant Caldwell, et des fonctionnaires de l'amirauté. Douze décharges ont été opérées avec succès. On a constaté une vitesse initiale de 2,500 pieds avec une pression de 17 tonnes. Ce nouvel engin va être expédié immédiatement en Afrique.

Mort de Phil. Armour fils.

Presse Associée.

Pasadena, Californie, 27 janvier—Phil. D. Armour fils, âgé de 31 ans, vient de mourir, après une courte indisposition, près de Santa Barbara, d'une congestion des poumons. Il avait quitté Chicago très bien portant, il y a trois semaines.

L'Homme de l'Avenir.

Bien des hommes de grande instruction consacrent beaucoup de temps à l'étude de l'homme de l'avenir. Ils conviennent tous qu'il sera bien supérieur à la génération actuelle. On lui prédit une grande force physique mais ceci au moins est à la portée de tous. Le Hostetter Stomach Bitter rendra la santé et les forces à quiconque en fera un usage régulier. Il guérit la constipation, l'indigestion, la dyspepsie, l'état bilieux, la malaria, les fièvres intermittentes, les maladies du foie et des reins. Il enrichit le sang qui devient rouge et on recouvre alors la santé qui se doit à un sang pur. Il refait tout le système, donnant de la vigueur aux nerfs et au sang, de la fermeté aux muscles et de la régularité aux intestins. Prenez-le à l'essai et avez soin que le col de la bouteille soit enteuré d'un Timbre de Revenu.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

7 Commencé le 17 décembre 1899

L'ŒIL D'OR.

PAR JEAN ROLLAND

PREMIERE PARTIE.

LA BELLE JUIVE.

V

TROUVAILLE.

Suite.

Comme il parlait, quelque chose attira l'attention de son œil investigateur. C'était un portefeuille entr'ouvert, tombé au pied du lit et dont on apercevait le contenu: une simple liasse de papiers.

Harry s'était emparé du couteau et assuré que l'homme n'était qu'étourdi et non point assommé, comme il l'avait craint tout d'abord, se dirigea vers le lit, tout en donnant rapidement des ordres.

—Vite un médecin et qu'on aille aussi chercher la police.

—La voici, monsieur, répliqua une des spectatrices.

Gordon put alors considérer la victime. Elle respirait péniblement et son état devait être d'une extrême gravité. Déjà les pas du commissaire retentissaient dans l'escalier. Il n'y avait pas une minute à perdre. Flairant là quelque mystère, il subtilisa prestement le portefeuille sans que personne saisit ou remarquât son geste.

Il venait à peine de faire disparaître le portefeuille que la foule fit irruption dans la maison du crime.

Déjà l'agresseur reprenait connaissance. En revenant à lui, il se retrouva sous la poigne de deux vigoureux agents, tandis qu'un médecin arrivait pour examiner la blessée.

Son premier soin fut de faire évacuer la chambre de la victime. Puis il s'efforça de ranimer la faible étincelle de vie qui restait dans ce corps meurtri ou tout au moins d'atténuer dans la mesure du possible les souffrances de la pauvre créature.

Pendant ce temps, Gordon informait succintement les agents de ce qui s'était passé, on tout au moins des événements dont il avait eu connaissance. Enfin, le meurtrier ayant été emmené, il revint sur la scène du drame et se mit en devoir de procéder à un examen des choses et des lieux.

La maison dans laquelle il s'était introduit était un de ces établissements interlopes qui n'arborent leur enseigne "d'hôtel garni" que pour donner asile à une clientèle de moralité douteuse ou permettre de se rencontrer à des gens sans aveu.

Un groupe de femmes obstruait le palier.

Le détective n'eut pas de peine à reconnaître, grâce à sa rotondité et aussi à une attitude plus assurée et plus autoritaire celle qui devait être la maîtresse du logis.

D'un geste, il lui intima l'ordre de le suivre.

Lorsqu'ils se trouvèrent tous les deux seuls dans une pièce dont la porte s'était refermée sur eux, Gordon rompit le silence.

—Asseyez vous, s'il vous plait, et veuillez répondre en toute sincérité aux questions que je vais vous poser.

La matronne obéit avec une certaine répugnance.

—D'abord, qui êtes-vous pour commander aux gens?

—Qu'il vous suffise de savoir que si je vous interroge, c'est parce que j'en ai le droit et qu'il est de votre intérêt de me répondre franchement. Si vous vous y refusiez, vous seriez certainement appelée devant un magistrat destiné non seulement à enregistrer vos dépositions, mais qui pousserait peut être l'indiscrétion jusqu'à se renseigner sur vous d'une façon plus particulière.

—Ça suffit. Que voulez vous savoir?

—Connaissez-vous la femme qui a reçu les coups de couteau?

—Non, je l'ai vue aujourd'hui pour la première fois.

—Savez-vous ce qu'elle venait faire dans cette maison?

—Si vous croyez que j'ai l'habitude de fourrer le nez dans les affaires de mes locataires?.... Quand les gens ont payé, ils sont maîtres chez eux.

—Rien de particulier n'avait attiré votre attention?

—Non, rien. Il y avait déjà quelques minutes qu'une voiture s'était arrêtée à la porte quand nous l'avons remarquée. Faut croire que la dame avait filé vite, se sachant sans doute attendue par l'homme qui s'impatientait depuis une heure, arpentant la chambre de long en large.

—Ensuite?

—Ensuite, le hasard a voulu que je sois montée.

—Qu'alliez-vous faire là haut?

—Ranger du linge dans une pièce qui nous sert de débarras. Cette pièce, ou plutôt ce cabinet, communique par une porte vitrée avec la chambre qu'occupait le couple. Il y a quelque temps, un des carreaux de cette porte ayant été cassé, on a bouché l'ouverture avec un tampon de vieilles guenilles. Bien entendu, les occupants de la grande pièce ne se doutent pas que, du cabinet voisin, on entend tout ce qu'ils disent. Aussi ceux-là ne se gênaient-ils pas pour causer.

—Et naturellement vous avez écouté.

—Oh! sans le vouloir! Du reste l'homme criait si fort qu'on n'avait guère besoin de prêter l'oreille. Voici ce qu'ils ont dit en substance. Il paraît que ce n'est pas la première fois qu'ils se mettaient ensemble pour pêcher en eau trouble; mais, pour ce coup-là, j'ai cru comprendre qu'il s'agissait d'extorquer quelque chose à un individu dont je n'ai pas saisi le nom ou que peut être n'ont-ils pas nommé. Je crois me souvenir qu'ils l'appelaient "le Français" et qu'on lui avait vu entre les pattes un portefeuille bourré de banknotes. La dame avait réussi à mettre la main dessus et son complice, à qui elle apportait le magot, l'attendait pour allonger la griffe. Mais, va te promener, quand elle a déballé le portefeuille il y

---

cette grâce salutaire. La troisième lame de persiennes, par suite d'un défaut de bois, avait cédé à ses efforts plus rapidement que les autres. Encore une, et l'issue se dégageait....

Malheureusement, en attaquant cette quatrième traverse, le frêle couteau qu'elle maniait, cependant avec d'infinies précautions, se rompit par le milieu.

La fatalité s'en mêlait. La jeune fille versa des larmes et ressentit les premières atteintes de la lassitude et du découragement.

Néanmoins son âme était de celles qui ne cèdent jamais aux coups de l'adversité. Refoulant ses larmes et chassant toute faiblesse, elle continua son œuvre, mais hélas avec plus de lenteur et de difficulté.

Enfin, la quatrième traverse céda, l'ouverture était faite. Trop tard malheureusement. L'aube laissait tomber dans l'espace ses blancheurs flottantes et l'ardent soleil de juillet ne tarderait pas à inonder de lumière la terre réveillée.

La jeune fille se glissa par la baie produite au prix de tant de travail patient et tenace, et elle put examiner l'extérieur de sa prison. Son premier regard fut dirigé, bien anxieusement, au-dessous de la fenêtre et elle eut un mouvement de joie en constatant qu'un balcon de pierre régnait sur toute la façade de l'étage inférieur.

La maison, bâtie au milieu d'une pelouse mal entretenue, était environnée de grands arbres qui masquaient la vue de toutes parts.

La rivière devait se trouver du côté opposé. En face, une forêt s'étageait sur la colline, autant qu'il était possible de le deviner à travers des frondaisons de la première futaie.

Claire de Bude, se retira vivement, une lueur d'espoir dans ses beaux yeux fatigués et rougis. L'évasion était possible. Elle la tenterait au milieu de la nuit prochaine.

Encore une journée, une seule, à subir l'odieuse présence, les insultes, le contact des ignobles bandits....

Claire de Bude remit soigneusement en place les traverses démontées des persiennes, en les fixant à l'aide d'une petite cheville de bois, replaça la vitre, l'assujetit de façon assez solide pour qu'un choc ne risquât pas de la faire choir et plaqua le mastic, prudemment conservé, tout autour du carreau.

(A continuer.

Le Grand Poète WILLIS a dit des

BROWN'S Bronchial Troches.

"Mes rapports avec le monde ont beaucoup augmenté grâce à LA LOZENGE; ce mal à ma gorge (pour lequel les "Troches" sont un spécifique) ayant souvent fait de moi un simple chuchoteur."—N. P. WILLIS.

1er oct—1 an